

Le choc du passé

Monique LaRue, *La démarche du crabe*, Montréal, Boréal, 1995, 224 p., 18,95 \$.

Sylvain Meunier, *Les noces d'eau*, Montréal, Québec/Amérique, 1995, 240 p., 19,95 \$.

Pierre Ouellet, *L'attachement, Québec, L'instant même*, 1995, 128 p., 16,95 \$.

Francine Bordeleau

Numéro 79, automne 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38635ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bordeleau, F. (1995). Compte rendu de [Le choc du passé / Monique LaRue, *La démarche du crabe*, Montréal, Boréal, 1995, 224 p., 18,95 \$. / Sylvain Meunier, *Les noces d'eau*, Montréal, Québec/Amérique, 1995, 240 p., 19,95 \$. / Pierre Ouellet, *L'attachement, Québec, L'instant même*, 1995, 128 p., 16,95 \$.] *Lettres québécoises*, (79), 19–20.

Monique LaRue, *La démarche du crabe*, Montréal, Boréal, 1995, 224 p., 18,95 \$.
Sylvain Meunier, *Les noces d'eau*, Montréal, Québec/Amérique, 1995, 240 p., 19,95 \$.
Pierre Ouellet, *L'attachement*, Québec, L'instant même, 1995, 128 p., 16,95 \$.

Le choc du passé

Le passé, qui jamais ne cesse de nous peser,
est annonciateur de malheur et de mort...



ROMAN
Francine Bordeleau

A PARTIR DE CETTE TRAME (quoique *L'attachement* soit difficilement réductible au seul thème de la mémoire), LaRue, Meunier et Ouellet nous proposent des récits fort différents dans leur ton, leur manière et leur anecdote.

C'est au cœur des secrets de famille jamais dévoilés — au cœur des secrets et des tragédies qu'ils engendrent — que plonge *La démarche du crabe*, le quatrième roman de Monique LaRue.

Le personnage principal et narrateur en est le Dr Luc-Azade Santerre, chirurgien dentiste d'âge mûr qui habite une maison de Ville Mont-Royal, cette « forteresse de parvenus », avec une épouse qui s'est découvert sur le tard des prétentions féministes. Dans son existence terne, lugubre même, d'homme qui ne fait pas ce qu'il aurait voulu faire, pour dire comme le « *businessman* » de *Starmania*, surgit un jour Sarah. « La jeunesse et la beauté venaient de frapper chez le plus moche des dentistes de la ville la plus insignifiante du pays le plus insipide du monde. »

Et sèmeraient une majuscule pagaille. Mais n'allez pas imaginer une torride passion de la dernière heure, ou encore les mélodramatiques retrouvailles d'une fille et de son père inconnu : Monique LaRue est trop douée pour se laisser aller à d'aussi banals clichés. Sarah, dans cette histoire, est une sorte d'Hermès : messagère non pas des dieux, mais du passé de Santerre, d'un passé dont il ne connaît cependant pas toutes les clefs.

En ce temps-là, le narrateur n'avait rien vu. N'avait pas su, ni pu décoder les signes, déchiffrer les silences pleins de sous-entendus. Lorsque la jeune fille, dans une lettre envoyée du Japon, précisera son identité et informera Santerre qu'il est l'exécuteur testamentaire de quelqu'un dont il eût peut-être préféré ne plus avoir de nouvelles, celui-ci n'aura pas d'autre choix que d'enquêter sur ce passé lourd de secrets. Il remontera ainsi jusqu'à la génération de sa mère, puis à celle de sa grand-mère.

On suit, captivé, fasciné, les fils que Monique LaRue dénoue progressivement. Ici se succèdent les révélations inattendues et les découvertes troublantes, et l'auteure, qui a construit très habilement son récit, « distribue » les pièces du casse-tête de façon à maintenir l'intérêt jusqu'à la toute fin. En plus de s'inscrire dans la cohérence d'une œuvre qui s'at-

tache aux thèmes de la destinée et des rapports entre réel et illusion, *La démarche du crabe*, roman d'un homme qui cherche à définir le sens de son existence, est la preuve incontestable que Monique LaRue maîtrise avec une belle aisance l'art de la narration.

Le poids des années de rêve

La seule véritable faiblesse de *La démarche du crabe* réside dans l'évocation des années soixante. Les considérations de M^{me} LaRue sur cette période déjà souvent abordée par les romanciers n'ont rien de très original ; heureusement, cet énième rappel de l'époque hippie est loin de constituer la matière principale du récit.

Sylvain Meunier, lui, s'étend abondamment là-dessus. Hélas ! Car l'essentiel de son premier roman apparaît comme une chronique stéréotypée du Québec contemporain.

Voyons de quoi il retourne. Nous sommes en 1990. Vingt ans de mariage, trois enfants, une maison de banlieue : Diane et Alain abordent la quarantaine de façon tout à fait conventionnelle. De sa folle jeunesse — période durant laquelle il n'a pas craint de consommer des substances illicites —, Alain a gardé un goût pour la transgression. Aussi s'adonne-t-il parfois à la masturbation. Bien sûr

l'attrait qu'il éprouvait pour cette pratique somme toute perverse [sic], surtout chez un homme de son âge [et resic], l'inquiétait un tantinet mais, après tout, cela ne faisait de mal à personne. Paradoxalement, il se rassurait de « flirter » ainsi avec la déviance.

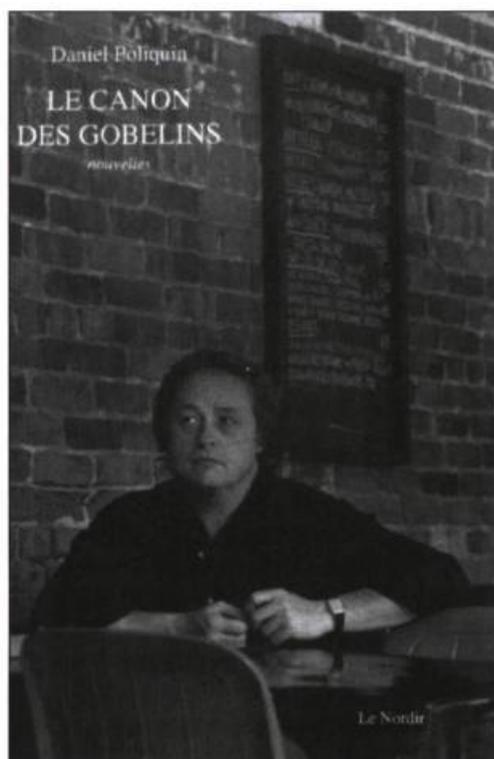
Quelle dépravation, en effet ; les personnages du marquis de Sade, à côté, sont des enfants de chœur.

Nous sommes donc en 1990, Alain se tâte et le père de Diane se meurt ; avant de « partir », il tient à se libérer d'un « secret ». Mais c'est sans doute là une façon qu'a trouvée Meunier de suggérer un faux suspense, car la réalité s'avérera infiniment plus prosaïque. Alain aimait Diane qui aimait un garçon surnommé « Petit Prince » qui était un ami d'Alain. Comme il est écrit en quatrième de couverture : « Dilemme ! La crise d'Octobre, le trafic de drogues et l'aveuglement de la jeunesse réussiront à résoudre le problème d'Alain. » Assez dramatiquement, il



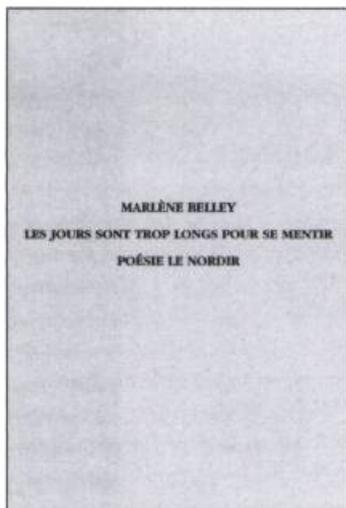
Le Nordir

Daniel Poliquin
LE CANON DES GOBELINS



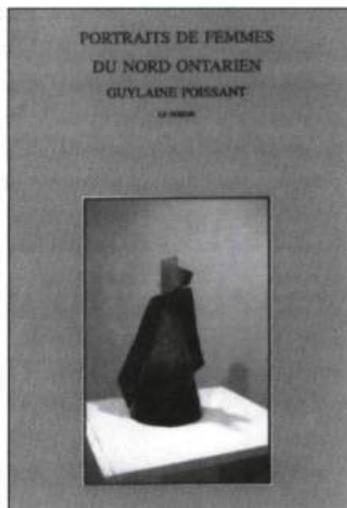
nouvelles, 171 p., 19 \$

Marlène Belley
LES JOURS SONT TROP
LONGS POUR SE MENTIR



poésie, 54 p., 10 \$

Guylaine Poissant
PORTRAITS DE FEMMES
DU NORD ONTARIEN



essai, 171 p., 20 \$

Le Nordir
1-819-243-1253

Distribution:
Diffusion Prologue

est vrai. Mais notre héros n'est coupable que d'une chose : avoir empêché Diane et Petit Prince de faire l'amour. On a vu pire, allez !

Et tout cela nous est présenté au moyen d'aller-retour temporels. Un chapitre au présent, un chapitre au passé (quelle structure complexe !), ainsi va la vie. Au passage, Sylvain Meunier disserte sur le Québec, des manifestations du RIN au lac Meech. Notre petit couple, bien standard, suit l'air du temps, médiocrité comprise. Ils ne fument plus de *pot*, ça n'est plus à la mode. Lui est devenu prof, continue d'écrire des poèmes (les « rimettes » cuculs d'Alain ne nous seront pas épargnées) et, on l'a vu, tient la masturbation pour un geste de haute délinquance ; elle fut belle, trois maternités l'ont un peu épaissie, elle a les jambes enflées et ressemble parfois à sa mère. À la fin de l'histoire, ils recommenceront de s'aimer comme avant.

Dans la ville morte

Il est lourd, le passé qui hante les personnages de *L'attachement*, de Pierre Ouellet. C'est à cause de cela, du passé : chape de mémoire, de douleur, d'ennui, qui « pèse — en soi, plus fort qu'on le supporte », qu'ils se retrouvent à Ixe, « ville de transit » traversée par une rivière, la Vive, et peuplée d'« habitants d'une seule nuit, qui louent une chambre pour abriter leur attente ». Ixe, la « ville morte de trop de vies qui s'y perdent », véritable nécropole offerte à la ruine du temps. On avait dit à G. : « C'est une ville qui n'a plus d'âme, littéralement — que des corps. Les gens ne savent plus où aller, qu'aucun désir ne guide. »

Rescapé du suicide, G. est venu ici pour tenter de ressusciter le théâtre municipal — le cœur d'Ixe. Hélène L. y est revenue pour veiller « la lente agonie d'un père qu'elle avait mis tout son amour à ne pas détester ». Hélène — Hél. : l'être entier ramené à un simple son, comme un cri — est la voix que G. mettra en scène ; la voix — elle seule — sans visage qui dira, dos au public, « *Le mespris de la vie et la consolation contre la mort* », d'après des sonnets de Jean-Baptiste Chassignet, un poète du temps jadis. En mettant en scène « ces poèmes qui écorchent le souffle », « estropient l'âme », G. veut « pousser les mots bout à bout, jusqu'à leur reddition ».

C'est aussi, à n'en pas douter, le projet que poursuit Pierre Ouellet avec une œuvre qui comprend des recueils de poèmes (dont *Vita chiara, villa oscura*, Éditions du Noroît, lauréat du Signet d'or en 1994), des nouvelles (*L'attrait*, *L'instant même*, 1994), des essais et maintenant un roman. Encore *L'attachement* est-il un roman entre guillemets, un texte auquel on attribue cette étiquette faute de mieux. Car comme pour les nouvelles de *L'attrait*, l'anecdote, réduite à presque rien — à des perceptions, des impressions, des sensations —, importe peu, qui met en présence des personnages sans identité précise, des personnages qui sont peut-être, tout compte fait, l'Homme et la Femme : « Deux vies, et une seule mort, au bout, où elles se rencontrent, d'un coup. »

À longueur de nuit, Hél. veille son père. Chaque jour, chaque soir, dans le théâtre, l'actrice et le metteur en scène : duo ? duel ? Entre les mots de Chassignet, G. éructe les siens : « Hurler mot à mot le mal, en lui. » Paroles de mort.

Dans une prose répétitive et étouffante — qui prend parfois valeur d'incantation —, mais non dénuée de lyrisme, Pierre Ouellet livre, avec *L'attachement*, une allégorie métaphysique d'une rare densité. Et, a-t-on besoin d'insister, d'une grande richesse formelle. Cette écriture singulière, à la fois clinique et inquiète, est une nécessaire quête du sens.

PIERRE OUELLET

L'attachement



L'instant même



Pierre Ouellet